

ALAIN
BONNAND

MARTINI
RÉSISTE

LE DILITTAANTE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Les Jambes d'Émilienne ne mènent à rien,
Le Dilettante, 1985; Le Rocher, 1990.

Les Mauvaises Rencontres,
Grasset, 1988.

Feu mon histoire d'amour,
Grasset, 1989.

Je vous adore si vous voulez,
Puf, 2003.

Alain Bonnard

Martine résiste

Nouvelle édition augmentée

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Atelier Civard
Martine résiste reprend l'édition parue
au Dilettante en 1988 revue et cor-
rigée par l'auteur et augmentée de
sept textes formant l'ensemble inti-
tulé « L'Amour dans les journaux ».

© le dilettante, 2003.
ISBN 978-2-84263-486-5

*Anne-Catherine
et les bateaux au loin*

Louis-Thomas espérait réunir une somme d'argent importante pour faire construire une école dans son village natal, au Sénégal. Je ne l'écoutais pas : j'avais envie d'une belle jeune femme noire, capable de malice, de grands regards sur le côté, avec qui l'amour soit facile, qui ne me fasse pas souffrir... Anne-Catherine est entrée.

C'était une déesse pâle, blonde, nattée de silence, qui prenait soin de refermer la porte derrière elle avant d'ouvrir délicieusement ses yeux sur le monde. Pas de chance : le monde, dans une pièce où je suis, qu'il y ait trois ou vingt personnes, je m'arrange toujours pour qu'il se réduise à moi.

Cela faisait quelques jours déjà qu'elle promenait le corps de ses dix-huit ans dans l'établissement, et je ne m'étais aperçu de rien. Madame la conseillère d'éducation, jalouse – voulant bénéficier seule de ma haute surveillance –, s'était bien gardée de me dire qu'une inconnue perturbait les récréations en offrant des définitions à la fascination.

Elle fondait sous le regard : je ne savais pas si mes mots lui faisaient du bien ou lui

faisaient du mal. J'entrepris de ne rien gâcher, de faire très attention à elle. Tout de même : elle ne relevait le menton que pour de brefs éclairs de curiosité où je comprenais que ce ne serait pas encore demain que l'on traverserait la Meuse à la nage pour être à l'heure à un rendez-vous dans mes bras.

En effet, Anne-Catherine n'avait pas le goût des raccourcis. Elle préférait les ponts empanachés, les avenues victorieuses. Elle avait de belles hanches, obnubilantes, moulées dans le cuir, qui m'incitaient à marcher un peu en retrait en me demandant si je n'allais pas me donner la peine de l'adorer... Charleville-Mézières est une ville tellement romantique avec tous ces nœuds que fait le fleuve et qui vous serrent la gorge !

Anne-Catherine au restaurant aurait moins aimé les escargots si elle avait pu savoir que le persil allait très mal avec son rouge à lèvres rose pâle. Là, comme toujours, elle se taisait beaucoup : c'était une fille attachante. D'ailleurs, ses beaux yeux pleins de silence avaient grand besoin que l'on s'occupe d'eux ; ils disaient honnêtement qu'elle n'avait pas trop voyagé, qu'ils n'avaient jamais vu la mer.

Vous croyez que je vous mène en bateau. Ah ! ce n'est rien : de la littérature moderne, une façon de courir le cent dix mètres haies, un roman en trois pages et treize mouvements, écrit hier après-midi pour me faire pardonner six mois de paresse... Et puis ma vie sera moins désespérante si vous pouvez en profiter un peu.

Je me suis donc procuré une auto. Une Traction avant, noire et glacée, avec des sièges en velours côtelé. Elle n'allait pas trop vite, mais bien assez pour me permettre des bêtises. Je l'avais achetée à crédit, à l'un de mes nombreux beaux-frères, avec les quatre-vingts francs que m'avait valu une première publication dans un coin reculé – mais confortable – de *La Nouvelle Revue française*.

La Citroën faisait des bonds. Nous filions vers Étretat. Anne-Catherine pour prouver qu'elle était heureuse avait dénoué ses cheveux qui flottaient sur le feuillage. La tête contre la portière, elle tendait son pull-over aux assauts du vent. Le sentiment chez elle prenait de la vitesse; elle aurait même pensé à moi si elle n'avait pensé aux vagues.

Je suis un garçon pratique, on s'éloignait terriblement du printemps : qu'attendait-elle pour m'aimer ? Avec ces lycéennes, il faut tout faire soi-même ; la coquetterie leur sert de tempérament. À quoi bon les emmener au pied des falaises : dès qu'on leur dit une chose plus jolie que l'autre, elles prennent un air stupide.

Elle serrait ses genoux égoïstes. Et voilà ! elle appartenait à cette jeunesse sans indulgence qui me trouve trop vieux, les yeux clairs mais le front dégarni. Vingt-sept ans : l'âge des derniers encriers... J'ai en horreur les poupées qui disent non ; j'ai fait demi-tour avant qu'elle ne voie la mer.

Anne-Catherine, le nez dans sa jupe, boudait. J'ai tout arrêté sur le bas-côté à la tombée de la nuit ; j'avais fini par conclure que l'auto-stop réussirait mieux

à ses talons plats. Je suis même descendu pour aller lui ouvrir délicatement la portière : c'était une forêt noire dont l'aspect épouvantable et grimaçant indiquait nettement qu'il devait y avoir là-dedans un tas de princes charmants.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'abîmer un arbre à la sortie d'une courbe, sur la route de Signy-l'Abbaye. J'ai aussi cassé mon auto. Il y en a qui noient leur chagrin dans de grands verres de vin ; d'autres vont chez le coiffeur changer de coupe de cheveux : les femmes sont prétexte à toutes sortes de consolations. Moi, dès que je peux, je cherche la mort ; c'est comme cela, elles ne doivent pas m'en vouloir... Je suis rentré à pied.

*Lycée M***, bureau des surveillants,
hier après-midi.*

Le coquillage Annie

« Il est des gens qui parviennent très vite à vivre, avec tout ce que cela suppose : je leur trouve une certaine vulgarité... »

Jean Paulhan,

Progrès en amour assez lents.

J'atteins un âge où tant d'autres goûtent avec succès aux bonnes choses. J'aurais pu mettre Annie du côté des huîtres et du porto. Elle est très coquillage : je veux parler du nacré, des volutes, du bruit que fait la mer dans les calfeutrements de l'âme. Annie a du vernis, de l'engouement, des arrière-pensées. Elle porte des tailleurs stricts et hypocrites qui laissent voir le

genou lorsqu'elle est assise. C'est une grande femme comme il en fleurit dans les sous-préfectures, le verbe large, le regard cajolant, prête au secret, capable de menus mensonges... Je lui ai écrit, l'autre jour, mordu par une quelconque ambition. Une lettre faussement complice à laquelle elle a répondu trop vite – *Cher ami* – en y abandonnant du rouge à lèvres. Elle savait tout de mes sautes d'humeur, d'une passion contrariée pour les précipices, les perspectives plongeantes, le macadam. Elle voulait me consoler déjà : elle aussi avait été jeune ; elle gardait la nostalgie d'oscillations adolescentes. Et elle m'envoyait pour preuve, crayonné, à demi noyé sous un déferlement de souvenirs, ce dessin d'un suicide manqué : une langue de sable, un train de nuages, une falaise ophülsienne, la grève plus bas, des vagues inutiles... Ainsi Annie, autrefois héroïne de Maupassant,

n'était-elle plus qu'une fervente lectrice des bords de mer et d'Alexandre Vialatte. Un chef-d'œuvre de bonne santé, un fruit du tango. Elle se laissait imaginer entre les lignes, donnant prise aux fantasmes, le plus nue possible sous sa chemise de nuit, le corps façonné par la nage et les courses contre le vent. Ou encore, accroupie dans un coin de sa chambre, ses épingles à cheveux ruisselant, bohémienne et lanceuse de couteaux... Son unique désir : ABSTRAIRE, écrivait-elle pourtant. Trop belle femme, hélas ! tout entière résumée dans le pli du genou. Pétrir la glaise, polir l'albâtre, couler le bronze, salir des blouses dans un patient corps à corps avec la matière, voilà une occupation pour les caresses, les cinquante ans et la bonté d'Annie. Sa seule possibilité d'abstraction aussi : sculpter des sourires et se taire, ne surtout pas répondre à un garçon comme

moi, faire fi des approches épistolaires, se méfier de la littérature... J'aurais pu atermoyer. Ou, plus simplement, parfait spécimen de jeune homme fatal, l'attaquer de toutes parts à grands coups de missives camarades et affectueuses. Elle aurait cédé au bout de quelques semaines devant l'évidence de nos affinités électives. Ses enfants ont mon âge, ils auraient ajouté au charme de cette affaire. Mais non. Elle va recevoir une lettre turbulente et rédhibitoire, entachée de nombreux signes de gâchis amoureux. Nous n'irons pas en Mercedes au pied des falaises admirer sur sa peau brune ses maillots de bain... M'en voudra-t-elle de m'être dérobé devant l'obstacle ? Ni impuissance ni caprice, mais une répugnance à faire comme tant d'autres. Des chignons hélicoïdaux, de vastes lectures, un troisième mari : certes, Annie vaut la vie. Je devrais même pousser

le compliment jusqu'à me tuer un peu. Ennemi des performances grégaires, je ne partage avec personne le privilège de savoir perdre. Plusieurs fois chaque année, une curieuse élégance, un abus d'orgueil, tout sauf du dépit, me porte, éternel rescapé du balcon, à de vilaines tentatives contre moi. Le goût des bonnes choses n'arrange rien, ni les trop belles femmes, hélas !

Martine résiste

Poème noir

Sous le couvert des lampadaires de pâles ampoules assassinent consciencieusement le crépuscule. En maints endroits des cheminées aveugles délivrent de leur cri les vierges en feu. Il y a du sang en perspective et les premières fumées de jeunes femmes à jamais offertes sous les bretelles et la soie.



Martine résiste. Elle se méfie d'elle-même et de l'air du soir. Elle voit la nuit qui tombe en de sombres tendresses, l'approche d'une échéance à laquelle elle n'est pas certaine de vouloir se soustraire. Elle vient du long couloir où passent, pressées, les chasseresses involontaires au corps nécessaires.

Elles sont nombreuses à se laisser harponner, entraîner dans de mauvais jardins, une génération de filles farouches, peinturlurées, que rien ne dissuade du désir et de l'inquiétude. Séduites, bientôt blessées, elles veulent leur tour.

Et elles attendent d'ouvrir grand aux abords de l'hiver leur chemise sérieuse;

NOTA

Écrit pour répondre à une commande du journal *20 ans*, mais adressé avec trois mois de retard, «Et c'est ainsi que Soizic est belle» n'a pas été publié.

«Alain, fais-moi plaisir» aurait dû paraître dans le cadre du colloque «Paroles d'amour», organisé en mars 1990 par le Planning familial de Grenoble. L'auteur ne s'est pas rendu au colloque ; il n'a pas non plus envoyé son texte qui est resté inédit.

«Je ne voudrais pas te faire la guerre» a été publié à la une de *L'Idiot International* la veille du déclenchement de la guerre du Golfe. Une version adaptée avait paru au début du mois dans la *Revue des Deux Mondes*.